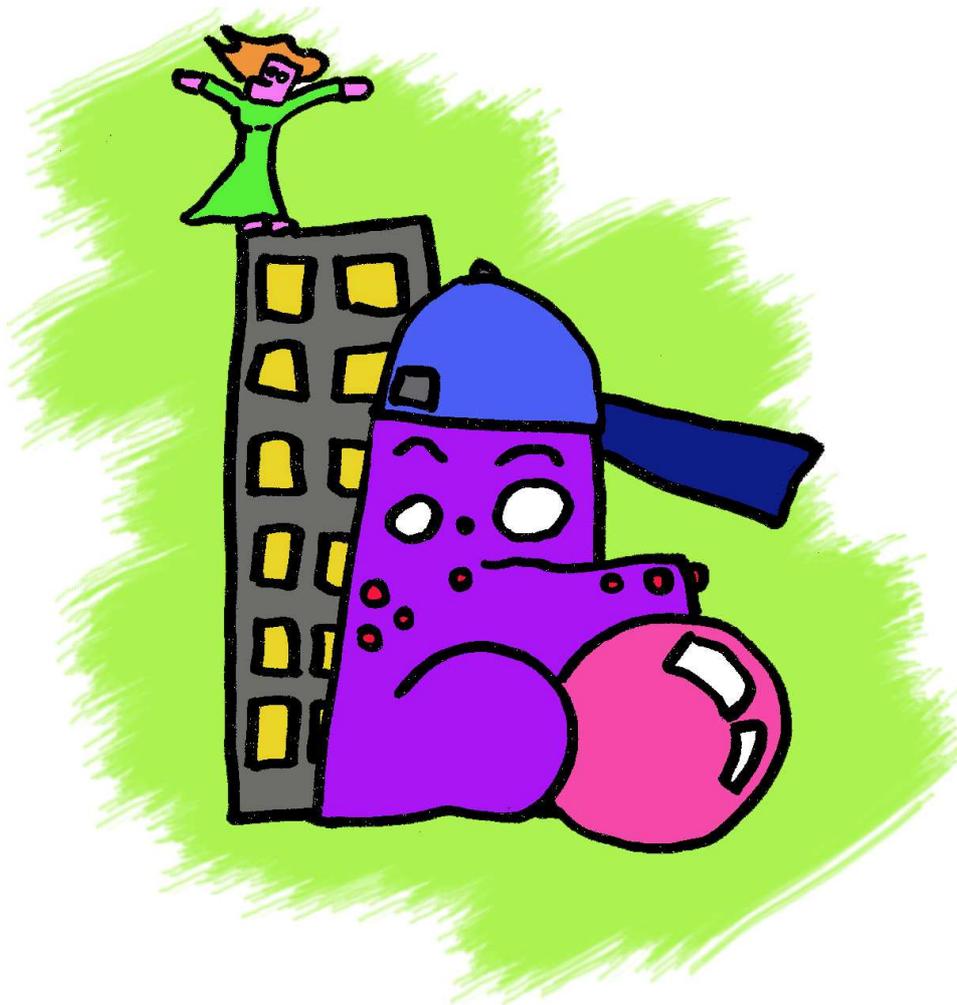


COURS de SOUTIEN.

De Guillaume Moraine



Personnages :

Millie
Lisbeth
Clayton
Averell
Apolline
Alfredo
Elise
Dédé
Irénée
Verne
Bécassine
Bibi
Dominique

CLICHÉ 1 : DOUX RÊVEURS I

MILLIE, LISBETH, CLAYTON, AVERELL, APOLLINE, ALFREDO, ELISE, DÉDÉ, IRÉNÉE

Millie : Une petite histoire comme rien du présent, comme rien qui s'accroche à nos manches. Comme rien qui choque nos semelles.
Une petite histoire comme une parenthèse dans une plus grande.
La notre.

Lisbeth : On s'arrête et on louche. Et comme au travers d'une fenêtre de train, le monde avance quand même, et vite. Et comme nous à la fenêtre du train, c'est à autre chose qu'on pense.

Clayton : On ne pense pas aux vaches spectrales qui disparaissent dans du flou, comme elles sont apparues, dans du flou.

Averell : Et parfois c'est cette vache spectrale qui nous l'offre, cette histoire. Dans sa fraction de seconde d'existence à notre regard.

Clayton : Un clin d'œil en noir et blanc. Un mouvement de rumination d'où nous parvient une parole.

Apolline : C'est le premier sentiment, la première syllabe. C'est le "il était une fois". C'est le saut dans le passé d'avant notre passé. Et la vache alors était une magicienne.

Alfredo : Transformée de très belle femme à rigolote grosse vache parce qu'elle avait mal agi. Et que cela n'avait pas plu.

Elise : Condamnée à voir les chars à bœufs changés en carrioles, changées en trains. Condamnée à leur faire des clins d'yeux et des mouvements de rumination. N'est-ce pas là une lourde punition ?

Dédé : On se dit que la faute devait être grave, vue la punition. Transformée en grosse vache...

Irénée : Qu'elle soit justement punie, très bien. Ça clarifie l'histoire. Quelle peut être la faute d'une magicienne ?

Dédé : Sa magie n'est-elle pas une garantie de bien faire, et de faire le bien ? C'est gentil une magicienne !

CLICHÉ 2 : IRÉNÉE.

IRÉNÉE, CLAYTON, Dédé, ELISE.

Irénée est en avant scène, Elise non loin d'elle. Dédé et Clayton discutent entre eux.

Irénée : Je suis sur un petit nuage ! Regardez-moi ! Je flotte dans le ciel, debout sur un nuage moelleux ! Un nuage gorgé de pluie, plein d'eau de rose ! Et pourquoi ? Parce que Clayton m'a regardée ! Moi ! Il m'a jeté un regard, un petit regard comme il en a le secret ! Et je l'aime ! Oooh ! Que je l'aime !

Clayton : Hey ! Irénée !

Elle se retourne, il lui jette un regard.

Irénée : Oooh ! Je fonds ! Je vole ! Je flotte ! Quel pied, ma chérie, quel pied !

Elise : ça te met dans un drôle d'état, quand même...

Irénée : Tu peux pas comprendre, grosse jalouse ! C'est Clayton !

Elise : C'est surtout un foutu prétentieux... attends de le voir vieillir, tu vas voir...

Irénée : Clayton ne peut pas vieillir ! Il est dans ma tête et dans mon cœur, comme ça, parfait ! Même avec du bide et les cheveux gras, il sera toujours parfait !

Elise : Tu es un peu stupide, là, tu sais...

Clayton : Hey, Irénée !

Regard, Irénée manque s'évanouir.

Irénée : Ooooooh... Pitié, Elise, va le voir, dis-lui que je pense à lui... dis-lui que je veux l'épouser, que je veux porter ses enfants, que je veux le voir rentrer à la maison fatigué de son travail, et le bercer, et lui faire des petits plats, et pleurer avec lui, et rire avec lui, et fuir au Mexique avec lui !!

Elise : Oui, bon... T'as envie de sortir avec lui, c'est ça ?

Irénée : Tu peux lui dire ça... oui... ce sera plus simple...

Elise s'approche de Clayton et Dédé. Dédé s'avance et l'arrête.

Dédé : Tu veux quoi ?

Elise : Je veux parler à Clayton, de la part d'Irénée. Elle veut visiter le Mexique.

Dédé : Pour parler à Clayton, faut passer par moi. Je suis son meilleur ami, je filtre.

Elise : Et moi je transmets les messages. Tu peux lui dire qu'elle l'aime bien ?

Dédé : Attends-moi là.

Dédé rejoint Clayton.

Dédé : Clayton, Y a Elise qui m'a dit qu'Irénée lui avait demandé de me dire de te dire qu'elle t'aimait bien.

Clayton : Oh. Et toi, tu en penses quoi ? Elle vaut le coup ?

Ils la regardent, tous les deux. Irénée s'en aperçoit et fait la belle.

Dédé : Peut-être. Je dirais... pendant une semaine...

Clayton : faut vérifier les motivations...

Dédé rejoint Elise.

Dédé : Y a Clayton qui m'a dit de te dire de dire à Irénée que lui aussi il l'aime bien, mais pas plus que ça.

Elise : ça ne va pas lui plaire...

Dédé : Il le sait. Il veut vérifier qu'elle est motivée. Il est très demandé, tu sais. Il sort tout juste d'une relation avec Lisbeth, et Bécassine est déjà bien accrochée.

Elise : Je vais lui dire.

Elise rejoint Irénée.

Irénée : Alors ? Alors ? Alors ?

Elise : Eh bien, y a Clayton qui a demandé à Dédé de me dire de te dire que pourquoi pas, mais pas trop maintenant, vu que sa rupture a été douloureuse, avec Lisbeth, tu sais... Et il est un peu avec Bécassine ; alors il veut la ménager.

Irénée : Cette Bécassine, quelle plaie... elle va me casser mon coup... va lui dire que... je sais pas... que Bécassine a un gros furoncle sur les fesses !

Elise : Je te croyais copine avec Bécassine.

Irénée : C'est de Clayton qu'on est en train de parler. Y a plus d'amie.

Elise : J'y vais alors. Un furoncle, c'est ça ?

Irénée : Un gros, même !

Elise pour elle-même : Elle n'a plus aucun amour propre... Dédé !

Dédé s'approche.

Dédé : Alors ? Qu'est-ce que je dis à Clayton ?

Elise : Dis-lui de la part d'Irénée qu'elle lui souhaite bonne chance avec Bécassine, parce qu'elle a une vilaine maladie de peau, et qu'il paraît que c'est contagieux.

Dédé : Eh bé...

Elise : Eh oui...

Dédé rejoint Clayton.

Clayton : Alors ?

Dédé : Elle est motivée.

Clayton : C'est parti, alors, une semaine. Mais sans la langue.

Dédé rejoint Elise.

Dédé : En fait Clayton me dit de te dire de dire à Irénée qu'en fait il la trouve mignonne ; Et qu'il accepte de sortir avec elle pendant une semaine. Mais sans la langue.

Elise soupire et rejoint Irénée.

Irénée : Le verdict ?

Elise : Une semaine. Sans la langue.

Irénée saute de joie.

Irénée : Yeepee !! Une semaine ! Une semaine rien qu'à moi ! Comment je vais les épater les copines ! Je sors avec Clayton ! Enfoncée Bécassine ! Aux vestiaires Lisbeth ! Irénée est dans la place !

Elise : Tu es pathétique, ma pauvre.

Irénée : Et déjà ça commence : Elise est jalouse.

Elise : Moi ? Tu rigoles ?

Irénée : Dis ce que tu veux, je te connais.

Irénée rejoint Clayton, ils se prennent par la taille et les épaules, et ils sortent en se pavanant.

Elise et Dédé se regardent de loin.

Elise *elle crie* : C'est complètement faux, ce qu'ils vivent !

Dédé : Et alors ? Ils ont l'air contents.

Elise : Content ! C'est suffisant, pour toi ? Tu voudrais ça ?

Dédé : J'en sais rien. Je voudrais, ch'ais pas... avoir l'air comme eux, peut-être...

Elise : Même si c'est du flan ?

Dédé : ouais même. C'est mieux que rien.

Elise soudain espérant : Toi et moi... ?

Dédé : J'irais pas jusque là.

Il sort. Elise reste seule, presque à pleurer. Elle se retient. Puis regarde autour d'elle, s'essuie les yeux et sort en courant.

CLICHÉ 3 : TRANSACTIONS

TRANQUILLES.

DOMINIQUE, VERNE, BIBI

Dominique marche de long en large, très angoissée. Elle est en manque. Verne est posé un peu plus loin. Plus calme en apparence.

Verne : Dominique... *elle ne l'entend pas.* Dominique... *elle ne réagit toujours pas.* Dominique ! Oh tu t'arrêtes un peu ?

Dominique s'arrête de marcher et le regarde.

Dominique : Quoi ? Quoi ?

Verne : Je te dis : arrêtes de tourner comme ça ! T'as l'air de rien ! Je sais que t'es pas bien, mais franchement là t'es ridicule ! Tu devrais au moins garder un peu de sang froid.

Dominique : T'as raison, Verne. Je suis pas bien ! Et c'est pour ça que je tourne ! Parce que sinon, j'ai le mal de bide qui va me remplir toute entière ! Tant que je bouge je le remue, et il me laisse un peu tranquille ! *Elle se tord un peu* tiens, rien que de te parler, là, j'ai l'estomac qui se tord dans tout les sens !

Elle prend une inspiration, et reprend sa marche.

Verne : C'est dommage, que t'en sois rendue là, quand même...

Dominique : Je ne te le fais pas dire.

Verne a sorti un paquet de chewing-gums, et en prend un. Il en tend un à Dominique, qui tourne.

Verne : Tu veux un chewing-gum ?

Dominique : Ouais je veux bien.

Elle passe devant lui, prend le chewing-gum, et continue sa marche en mâchant.

Verne : Tu veux une blague ?

Dominique : Non.

Verne : C'est l'histoire de deux cacas qui partent à la guerre.

Dominique : J'avais dit non, Verne...

Verne : Et ils sont super motivés, les cacas... ils vont libérer leur pays ! Alors ils avancent sur le chemin, avec leur fusil, et tout.

Dominique : Verne, par pitié...

Verne : Et en chemin, ils traversent un village de cacas, et il y a une diarrhée qui est là, elle les voit, et elle les trouve super beau dans leurs uniformes kakis. Alors la diarrhée, elle s'approche, et elle leur demande : « salut les gars, je peux venir avec vous ? Moi aussi je veux faire la guerre ! » Alors les cacas répondent : « désolés, petite, c'est seulement pour les durs. » T'as compris ? « Seulement pour les durs ! »

Dominique : T'es vraiment le roi des blagues pourries ; *elle a une pointe de douleur*. Aïe ! La vache ça fait mal. *Elle s'assoit par terre*.

Verne : Tu pensais que ça serait aussi douloureux, la première fois que tu en as pris ?

Dominique : J'ai mal. La vache, j'ai mal...

Soudain Bibi entre, un peu ailleurs.

Bibi : Salut. Vous allez bien ?

Verne : Ben, moi ça va...

Dominique : T'en as mis du temps, Bibi ! Tu te rends pas compte !

Bibi : Je l'ai pas fait exprès, mon père voulait me parler...

Verne : Il voulait te parler de quoi ?

Bibi : Il croit que je vends de la drogue, il a trouvé des cachets dans mon sac... il m'a un peu pris la tête, et il a gardé les cachets...

Dominique soudain très angoissée : Quoi ? Tu veux dire que t'a rien, là ? T'es venue sans rien ?

Bibi : Mon père croit que je vends de la drogue... C'est tout lui, ça... Qu'est-ce qu'il faut pas entendre...

Verne : Mais tu vends de la drogue, Bibi, non ? Ou alors y a quelque chose que j'ai pas compris ?

Bibi : Si, si...

Dominique de plus en plus angoissée : Bibi ! Réponds ! T'es venue sans rien ?

Bibi la regarde, l'air de penser à autre chose.

Bibi : J'ai des caramels mous, si tu veux... tu aimes ça, toi ? *Dominique la regarde, sans comprendre.* Et toi, Verne, tu en veux un ?

Verne : Ouais, oh bah ouais je veux bien ! *Il recrache son chewing-gum et le remet dans son emballage. Il prend le caramel mou et le mange.*

Bibi : Croque pas, Verne, ça va coller tes dents, laisse-le fondre. C'est comme ça que c'est le meilleur.

Dominique : Je rêve... La vache j'ai mal... Bibi ! Dis-moi que t'as quelque chose pour moi ! Vous pouvez pas rester là à me regarder, sans rien faire ! Verne ! J'ai super mal au bide, et toi tu manges des caramels !

Verne se défend : Mais j'y peux rien, si t'as mal, moi... J'ai même pas de doliprane sur moi !

Bibi : Mon père m'a pris les cachets, il m'a dit qu'il allait passer à la pharmacie, pour savoir ce que c'est...

Dominique : Quelle plaie !

Bibi : Mais j'en ai récupéré quelques uns dans le sachet... *expliquant à Verne* il l'avait posé à côté du téléphone de l'entrée, pour y penser demain. Alors j'ai juste mis la main dedans et j'en ai récupéré...

Verne peu concerné, concentré sur son caramel mou : Ah d'accord.

Dominique : Tu en as, alors ? Donne ! Allez donne !

Bibi : Tu as les sous ?

Dominique : mais oui, tiens ! *Elle lui tend des billets.*

Bibi sort des cachets de sa poche, et les donne à Dominique. Celle-ci en avale un, et fourre les autres dans sa poche.

Dominique elle a toujours mal, mais est rassurée : Ah ! Ouf... Je vais boire un coup de flotte, ça va passer enfin... *elle sort.*

Bibi à Verne : Alors, ce caramel ?

Verne : Fameux ! Je te paye en blague, si tu veux !

Bibi : Une blague contre un caramel ?

Verne : Ouais. Alors c'est un commissaire de police qui se rend sur les lieux d'un cambriolage, c'est un supermarché qui a été dévalisé. Un policier fait son rapport au commissaire : "Chef c'est bizarre, on a volé que 150 carottes et 2000 cartouches de cigarettes". Le chef réfléchit un instant et dit : "hum... Ok ! À toutes les unités, on recherche un lapin qui tousse..."

Bibi après un temps : Je n'ai pas compris.

Verne : Oh, bah laisse tomber. *Il se lève et sort rejoindre Dominique.*

Le téléphone sonne. Bibi décroche.

Bibi la tête ailleurs, elle va mentir en pensant à d'autres choses, un caramel entre les doigts :
allo ? Papa ? Oui... Non je suis au lycée ... Ben si... Quoi, la pharmacie... Oh... Et alors ?
Ah... Bon... Non je les avais trouvés dans la rue, je savais pas ce que c'était... hein ? Non j'en ais pas pris... Non mes copains non plus... ben non ils savaient pas, alors... J'ai trouvé ça dans la rue, et j'en ais pas parlé... hein ? Oui oui je te promets... quand ? Ce soir, avec la police ? Ben si tu veux, je leur montrerais où... Je vais aller en cour, là. Oui... à ce soir, papa.
Bisous.

Elle raccroche. Puis enfourne le caramel mou, et met les billets dans sa poche.

Noir.

CLICHÉ 4 : DOUX RÊVEURS II

VERNE, BÉCASSINE, BIBI, DOMINIQUE.

Verne : Une vache a l'air sympathique. Rien d'un monstre inconnu et effrayant ; comme un bouquetin ou un ragondin, eux sont actifs. Des trucs vivants qui bougent. On ne sait pas ce qu'ils vont faire.

Bécassine : C'est effrayant.

Verne : La vache ne fait rien, ne bouge pas...

Bécassine : et quand elle court c'est bizarre, ça semble contre nature.

Verne : Rien d'effrayant alors.

Bécassine : rien d'imprévisible.

Bibi : Donc il y a une conclusion : c'est une magicienne gentille, mais condamnée à une peine lourde.

Dominique : Comment s'extraire d'une telle incohérence ?

Bibi : Réfléchissez donc un peu. Je reviens.

CLICHÉ 5 : MILLIE et BÉCASSINE.

MILLIE, LISBETH, BÉCASSINE

Millie est une star, elle marche de long en large, un papier à la main. Lisbeth est effacée derrière elle.

Millie : Tu comprends quelque chose à tout ça, toi, Lisbeth ?

Lisbeth tout bas : Non, pas trop...

Millie agacée : Je n'ai rien entendu ! Parle plus fort, à la fin !

Lisbeth tout bas : Désolée...

Millie : Quoi ? Plus fort !

Lisbeth : Désolée !

Millie : Et avant c'était quoi que tu disais ?

Lisbeth : je sais plus...

Millie : ça ne devait pas être très intéressant, de toute façon...

Lisbeth tout bas : Il y a des chances.

Millie : Quoi ?

Lisbeth : Il y a des chances, je dis.

Millie : Bah tiens. Tu n'es vraiment pas très drôle, Lisbeth, tu te fais marcher sur les pieds sans arrêt. Je te dis ça parce que je suis ton amie. Mais il faut vraiment que tu réagisses, tu donnes l'impression de pas exister.

Lisbeth Tout bas : J'existe pas vraiment, en fait...

Millie : Quoi ?

Lisbeth : Non rien.

Millie : Je veux pas te vexer, mais je sais vraiment pas pourquoi on est amies, parfois. J'ai l'impression de te traîner derrière moi comme un boulet. Moi je sais les choses, tu vois, je les sens. Et l'avenir n'appartient pas aux boulets ! Si tu réfléchis trop, tu ralentis ! Tu t'arrêtes pour penser, pour regarder tes pieds... et paf les autres sont déjà loin devant toi ! Faut pas trop réfléchir, faut foncer. Et s'il y a de la casse, eh ben tant pis. C'est chacun pour sa peau.

Lisbeth *tout bas*: ça a l'air bien, comme programme...

Millie *reprond sa marche* : Bon alors, le train A part de Toulouse à 15h00. Il roule à 65 km/h. le train B part de Paris à 16h00. Il roule à 30 km/h. Paris et Toulouse sont à 600 km l'une de l'autre. A quelle heure ils se croisent, les teufs-teufs ?

Je vois pas dans quel sens le prendre, ce truc.

Entre Bécassine, elle est furieuse. Elle ne voit pas Lisbeth.

Bécassine : Millie ! J'ai besoin de toi ! Tu es cruelle et tu es tordue !

Millie : ça va pas, non ?

Bécassine : Et j'ai besoin de toi parce que tu es cruelle et tordue !

Millie : Ah bah là d'accord ! Ya pas plus tordue que moi. Tu es tombée sur la bonne personne. Dis-moi tout, ma chérie.

Bécassine : c'est Irénée, cette punaise ! Cette limace bave sur Clayton depuis des semaines, et moi bonne poire je les présente ! Après ils se jettent des regards, et paf ! Au fossé Bécassine ! Clayton m'a jetée à cause de cette...

Elle sort une flasque, la débouche et boit.

Millie : Ecoute Bécassine. D'abord tu devrais peut-être arrêter ça... c'est vrai que ça fait style, au début... mais là c'est devenu une sale habitude, sans rire... c'est pas beau une fille qui boit...

Bécassine : Quand j'aurais besoin de ton avis, je te sonnerais. Je bois pas pour le style, mais parce que j'aime ça.

Millie : Tu bois depuis que ton père est parti. Tu me la feras pas, à moi.

Bécassine : Il est pas parti.

Millie : *ironique* Mais bien sûr, c'est ça... Alors, Irénée sort avec Clayton... Eh bien, elle remonte dans mon estime ! Et toi tu te le fais prendre ? Alors tu redescends... ligne droite dans la catégorie « pigeon » !

Bécassine : Je sais.

Elle boit.

Bécassine : Il faut que je rattrape le coup. Sinon tout le monde va me regarder en rigolant au lycée. Je supporterai pas. En plus cette ... gnnn... elle a fait courir le bruit que j'avais une maladie de peau contagieuse ! Ça lui suffisait pas de me le prendre ! Il fallait qu'elle m'enfoncé encore plus ? Et c'était mon amie, bon sang ! On fait pas ça à une amie !

Millie : En fait, on le fait surtout à une amie ! Sinon ça n'a aucun intérêt...

Bécassine *légèrement ivre* : et pourquoi à la fin ! Tu sais toi ? *Elle la regarde, méprisante* tu sais toujours tout, de toute façon...

Millie *exaltée*: parce que c'est vivant, Bécassine ! C'est exaltant de se faire du mal ! De se provoquer les uns les autres ! De changer d'ami comme de robe, en fonction des saisons ! On sait pas où on va, de toute façon ! Alors autant s'amuser un peu ! C'est quoi les vraies valeurs ? Gentillesse ? Générosité ? Amour ? Solidarité ? Justice ?

Bécassine : Hein ?

Millie : Ils te parlent, ces mots ?

Bécassine *très ivre, maintenant*: J'ai l'impression qu'ils sortent d'un bouquin... je vois les définitions, mais c'est tout... ils sont pas concrets...

Millie : pour moi c'est pareil... nous ils nous parlent pas. Ou pas encore... On manque de repères, à notre âge... et les repères qu'on nous propose, c'est des mots vieux pour des vieux... Justice... gentillesse... ça marche pas ! Alors on se les invente, ces repères, ces codes qu'on comprend, nous. On le sent, ce qui nous rend heureux, on sait ce qu'on aime, ce qui nous exalte !... et alors là c'est les vieux qui ne comprennent plus !

Elle regarde Bécassine, qui s'est endormie par terre. La flasque à la main.

Millie : Tu veux vivre comme une grande, mais t'as pas les épaules, ma chérie. Et Irénée, cette petite voleuse de copain, je vais m'en occuper. Pour toi ma bécasse.

Elle sort. Lisbeth était toujours là, en fond scène. Elle s'approche de Bécassine, lui prend la flasque des mains, délicatement pour ne pas la réveiller. Elle y boit une gorgée. L'alcool fort la fait tousser.

Bécassine se réveille, encore ivre.

Bécassine : Rends-moi ça, Lisbeth ! Alors t'étais là, le zombi ? Et tu piques ma bouteille ? C'est pas pour les petites filles, ça !

Lisbeth : On a le même âge.

Bécassine : Tu te trompes, Lili ! Je suis beaucoup plus âgée que toi ! Depuis que Papa est mort, beaucoup plus âgée que vous tous !

Lisbeth : Ton père est mort ? J'en savais rien... Je suis désolée, Bécassine.

Bécassine se rend compte qu'elle a dévoilé son secret. Elle est perdue, puis menace Lisbeth.

Bécassine : Ecoute bien, Lisbeth. Personne ne le sait, au lycée. Je veux pas que les autres me regardent comme si j'étais une extra-terrestre, t'as compris ? Alors tu gardes ça pour toi, ou moi, je te le ferais regretter toute ta vie !

Lisbeth : Je ne dirais rien. Tu as ma parole.

Bécassine : Elle ne vaut rien, ta parole ! Elle a pas plus de poids que toi, ma pauvre ! T'existe à peine ! Le seul truc, c'est que tu es sorti avec Clayton. Ça personne ne comprendra jamais comment ça a pu arriver ! Mais heureusement il t'a larguée ! Chaque chose à sa place ! Et c'est moi qui te l'ai pris. Je l'ai remis dans le droit chemin, ce brave garçon ! Tu l'aurais transformé en vampire, à tous les coups !

Lisbeth *elle relève un peu la tête* : En fait, c'est pas tout à fait comme ça que ça s'est passé...

Bécassine : De quoi ?

Lisbeth : C'est moi qui l'ai plaqué. J'ai rompu. Et il a pleuré comme un bébé, ton héros. Et il s'est jeté sur la première Bécasse venue pour se consoler.

Bécassine est stupéfaite.

Lisbeth : et au petit jeu des rumeurs, je suis forte aussi, je connais bien les règles. Et je sais que si je racontais ma version de l'histoire au lycée, tout le monde te prendrait pour le second choix de ce petit Clayton. Second choix après moi ! Tu y survivrais ?

Bécassine : Tu ne vas pas faire ça.

Lisbeth : J'hésite...

Bécassine : Qu'est-ce que tu veux, en échange ?

Lisbeth : Tu me racontes tout, tu te livres, tu me dis comment ton père est mort, et ce que tu ressens, tu me dis tout. Tu te livres à moi.

Bécassine *d'abord surprise par la demande, elle comprend la cruauté de celle-ci*: Tu es écoeurante.

Lisbeth *la mouchant* : J'ai beaucoup appris en te regardant faire ! Alors tu me racontes, ou tu vas vivre l'enfer jusqu'à la fac.

Bécassine hésite, elle ne veut pas se livrer, faire tomber ses barrières. Lisbeth s'assoit et attend. Bécassine est vraiment tiraillée. Elle regarde autour d'elle, inquiète. Lisbeth attend. Enfin Bécassine abandonne. Elle redébouche sa flasque et boit une gorgée.

Bécassine : T'es vraiment une... enfin... lâchant tout c'est moi qui l'ai tué ! T'es contente ?

Lisbeth s'installe plus confortablement.

Bécassine : On était en voiture ! Et moi j'ai fait n'importe quoi ! On s'est crié dessus ! Il voulait pas que j'aille à une fête ! Pour une fête ! On se disputait pour une fête ! Je criais et il

criait ! Et à un moment j'ai tiré sur le volant pour lui clouer le bec ! On a foncé dans un arbre ! Et voilà, boum ! Et moi je suis là, et lui non ! Et je bois ! Oui je suis un assassin alcoolique ! Et je joue le jeu du lycée ! T'es contente ?

Elle s'effondre, la tête dans les mains. Lisbeth la regarde. Elle n'est pas triste pour elle.

Lisbeth : Marché conclu. Je ne dirais rien à personne.

Lisbeth sort.

CLICHÉ 6 : SCIENCES HUMAINES.

AVERELL, APOLLINE, MILLIE.

Un coin de scène. Apolline est en train de lire. Son sac à ses pieds. Elle écoute de la musique, écouteurs et MP3.

Averell entre. Il la voit, mais ne sait pas trop où se mettre. Il voudrait lui parler. Il hésite. Averell s'approche d'elle. Elle le voit mais fait semblant de rien. Il fini par s'asseoir à ses côtés. Elle soupire.

Averell : Salut Apolline.

Apolline : ...

Averell : ça va ?

Apolline fini par refermer son livre. Et enlève ses écouteurs. On entend de la musique classique. Elle éteint son MP3, la musique s'arrête. Elle le regarde, attendant.

Averell : Je te dérange, peut-être. Je suis désolé.

Apolline : Qu'est-ce que tu veux, Averell ? T'as encore un problème avec les maths ?

Averell : non, non. Le coup de main que tu m'as donné, l'autre jour, il m'a bien aidé... Merci, au fait...

Apolline : De rien. *Elle va pour remettre ses écouteurs.*

Averell : C'est pour ça que je viens te voir. T'as été super sympa avec moi. Plus sympa que les autres, en tout cas. Et ça c'est cool.

Apolline reposant ses écouteurs : écoute, je l'ai fait comme ça. T'avais besoin d'aide, j'étais là, je t'ai aidé. C'est tout, faut pas chercher plus loin. Et pour les autres, ne t'embêtes pas trop avec eux. Ils en valent pas tellement la peine.

Averell : Ouais, c'est cool. Merci.

Elle reprend son livre. Il reste à côté d'elle. Elle essaye de continuer sa lecture. Mais Averell lui fait bien sentir qu'il a encore besoin de parler. Elle fini par reposer son livre.

Apolline dépitée : Bon.

Averell : Bon...

Apolline : Alors qu'est-ce que je peux faire pour toi, aujourd'hui ?

Averell : Rien, oh rien du tout ! Enfin je veux dire... si, en fait... j'aurais besoin d'un conseil...

Apolline : Un conseil ?

Averell : Ouais... voilà, tu sais... j'ai pas beaucoup de succès avec les filles...

Apolline : Avec les garçons non plus.

Averell : Oui, mais ça c'est pas grave... je m'intéresse pas aux garçons...

Apolline : ce que je veux dire, c'est que t'as pas beaucoup d'amis. En plus de pas avoir de copine.

Averell : Oh ! Ça !... ah bah oui. Mais je suis plutôt solitaire, tu sais.

Apolline : Ils veulent pas de toi, surtout.

Averell : Je viens pour un conseil, pas pour me faire casser, en fait...

Apolline : Désolée. Un réflexe. Alors, il y a une fille ?

Averell : Comment tu as deviné ?

Apolline après un temps : C'est toi qui me l'as dit. Tu m'as dit que c'était par rapport aux filles. Alors pour moi, c'est qu'il y a une fille.

Averell : La vache, t'es forte. J'ai raison de venir te voir !

Apolline soupirant : ça dépend du point de vue.

Averell : Pourquoi ?

Apolline moqueuse : Faut être super forte, pour comprendre.

Averell : Oh... *il réfléchit.*

Apolline énervée : Putain ! Averell ! Accouche, qu'est-ce que tu veux ?

Averell surpris : Je voulais te demander comment on fait !

Apolline soudain inquiète : Comment on fait... quoi ?

Averell : Comment on fait avec les filles...

Apolline toujours inquiète : Et je répète la question : comment on fait quoi ?

Averell : Pour leur parler. Pour les intéresser, quoi...

Apolline soulagée : Ah, ça... Tu me rassures.

Averell : Bah ouais. Quoi d'autre, sinon ?

Apolline : T'as pas une petite idée ?

Averell : Non...

Apolline : Tu la voles vraiment pas ta réputation. Alors c'est qui ta princesse ?

Averell : Millie...

Apolline : Tiens ? Tu es attirée par une vraie méchante ? Tu aimes avoir mal ?

Averell : Avoir mal, je connais que ça. C'est peut-être la raison pour qu'elle m'attire.

Apolline étonnée : Ben dis-donc...

Averell : Quoi ?

Apolline : C'est la première fois que je t'entends dire un truc intelligent.

Averell ne sait pas comment prendre ça : Oh. Merci.

Apolline : Bon, pour causer à une fille. Faut pas jouer les Clayton, tu vois... ça sert à rien. Surtout si tu veux une relation sérieuse. Tu veux ça ?

Averell : euh, ouais...

Apolline : Faut que tu sois sincère, et simple.

Averell : Simple, je sais faire.

Apolline : ça sert à rien de raconter des bobards, elle finira par s'en rendre compte. Et si quand t'es sincère, ça l'intéresse pas quand même, c'est que ça valait pas le coup. Alors, faire semblant, et raconter des bobards, c'est un gros piège.

Averell : un gros piège, ok.

Apolline : Quand t'as peur, t'as peur. Quand t'es timide, t'es timide. Quand tu aimes, tu aimes. Tout ça faut l'assumer, et voir ce qu'il se passe. Tu me suis ?

Averell : Ouais, je crois... Et ça marche pour toi ?

Apolline : Non.

Averell : Bah... Alors... Y a un truc que j'ai pas compris, peut-être, encore ?

Apolline : Non, t'as tout compris. Juste, les autres, ils fonctionnent au bobard. Moi non. C'est tout.

Averell : Oh...

Apolline : et puis, tu as vu les gars de la classe ?

Averell : Mais si, quand même ! Y a... euh... Ah ouais...

Apolline : Donc voilà.

Averell : alors, pour millie, je dis quoi ?

Apolline : t'es honnête, c'est tout.

Averell : comment ?

Apolline : Dis-le moi, à moi.

Averell : Pardon ?

Apolline : pour voir ce que tu as compris.

Averell : Oh... Alors je m'approche d'elle, enfin de toi... et je dis... euh...

Apolline : Allez, un peu de courage !

Averell : J'ai envie d'être avec toi.

Apolline : Je veux être sûre de toi, et heureuse.

Averell : Moi je veux être avec toi.

Apolline : Tu peux me garantir que je serais en sécurité ?

Averell : Je peux essayer.

Apolline : est-ce qu'on aura des bébés ?

Averell : Eeeeeuuuhhhh D'accord ?

Apolline : Est-ce que tu sais mentir ?

Averell : C'est quoi ?

Apolline : C'est dire les choses que l'autre veut entendre, pour obtenir ce que tu veux.

Averell : Ah oui, je suis super fort à ce jeu !

Apolline : Alors pourquoi je voudrais de toi, moi ?

Averell : Parce que je veux être avec toi. J'ai bon ?

Apolline sortant du jeu : T'es paré. Millie va fondre. Elle ne supporterait pas de sortir avec plus malin qu'elle. T'as toutes tes chances.

Averell : cool. Merci.

Apolline : Je t'en prie.

Elle sort.

Averell voit passer Millie. Il la rattrape, lui parle à l'oreille, elle rigole, il lui parle de nouveau, alors elle le gifle.

Noir.

CLICHÉ 7 : DOUX RÊVEURS III

DOMINIQUE, BÉCASSINE, AVERELL, ALFREDO, CLAYTON, VERNE, ELISE, IRÉNÉE, DÉDÉ, MILLIE, BIBI, APOLLINE

Dominique : Elle a agi, voilà. Pourquoi pas. Elle a agi dans le bien.

Bécassine : mais les conséquences ont été plus terribles.

Averell : suffisamment terribles pour une telle punition.

Alfredo : Plus terrible que le mal originel dont elle a souhaité débarrasser le monde.

Clayton : alors c'est un accident c'est pas exprès.

Verne : elle est désolée elle pleure on la dispute quand même.

Elise : sourcils froncés, le doigt s'agite et pouf une vache.

Irénée : « c'est injuuuuste ! » meuglera-t elle toute sa vie !

Millie : non non non ça ne colle pas. Elle ne meugle pas et la peine est juste.

Dédé : C'est autre chose.

Millie : Peut-être oui.

Bibi : c'est cela ! Exactement ! Et elle ne meugle pas !

Bécassine : Ou elle meugle quand elle a faim !

Apolline : froid !

Bécassine : soif !

Apolline : quand elle a mal

Bécassine : Ici elle meugle comme une vache !

CLICHÉ 8 : LISBETH SEULE.

LISBETH, DES VOTURES.

Lisbeth est au bord d'une route. On voit les phares qui l'éclairent par intermittence. Les voitures passent souvent. On les entend.

Lisbeth : Les hommes, bilieux, de la foi jusqu'aux yeux. Se perdent dans un marais : la foule nauséuse verte de gaz urbain.

Il n'est pas temps, dit-on, le vent au visage. Au bord du précipice.

Sculptée par l'air l'expression varie de droite à gauche, de l'intérieur à l'extérieur.

On regarde devant pas en bas. Le bas on le verra bien assez tôt.

Il est temps dit-on la goutte de sueur goût d'incertitude.

Un pas. On ferme les yeux de soulagement, quand il faudrait les garder grands ouverts de fascination.

On saute... ou on tombe. On saute... puis on tombe ! C'est un pas on saute pour tomber ! Ou on tombe pour avoir raté son saut...

C'est, je crois, une question de surprise.

On s'enfonce dans l'air ainsi qu'en un trop fluide sable mouvant.

Le vent s'engouffre dans le vêtement et tourne sur lui-même !

Manège de la tornade à fleur de son dos !

Les yeux pleurent mais les larmes ne coulent pas.

Elles s'envolent.

Elles nous rejoindront plus tard.

Le vent s'engouffre dans notre cri on respire trop beaucoup trop pour une fois.

Ne faudrait-il pas faire la planche pour expirer ?

Le ciel s'éloigne, la terre s'approche.

Bouge-t-on si l'on ne veut pas bouger ?

On croise les bras on fronce le sourcil on reste immobile, buté. C'est donc le monde qui tourne, pas nous.

Si l'on marche sur terre c'est parce que la terre nous éloigne du lieu que l'on veut atteindre. Si l'on court c'est parce qu'on est pressé.

S'il n'y a pas de choix dans la chute c'est parce que le ciel s'éloigne trop vite et qu'il n'y a pas de prise pour le retenir !

Autant donc ouvrir les bras pour accueillir la terre !

VIENS QUE JE T'EMBRASSE !

Lisbeth se jette en avant dans les phares des voitures. On entend les pneus qui crissent et les hurlements des klaxons.

CLICHÉ 9 : PRÉTENTIONS

ALFREDO, CLAYTON, DÉDÉ.

Alfredo est assis sur la scène. Il somnole et essaie de garder les yeux ouverts. Il se lève, s'étire. Il se rassoit. Le sommeil est trop pressant, il a un mal fou à rester éveillé.

Alfredo : J'ai envie de dormir. C'est pas vrai... Je vais encore passer une journée pourrie. Va falloir écouter, noter, se souvenir. Et puis tout recracher à l'interro. Et à tous les coups je vais m'endormir quand ce sera important. Et je vais foirer l'interro. Vivement que maman retrouve un boulot. J'ai pas envie de passer ma vie au lycée...

Clayton entre, accompagné de Dédé.

Clayton, à Dédé : Attends-moi là, faut que je cause à Alfredo.

Dédé : Ouais, bon... Dis, y a pas moyen que tu me dises ça poliment ? Je suis pas ton chien.

Clayton : Qu'est-ce que tu me fais, là ?

Dédé : Je me dis que si on est copain, tu pourrais me parler normalement, pas comme si j'étais un employé, tu vois ?

Clayton : Si t'aimes pas être avec moi, personne t'oblige.

Clayton se dirige vers Alfredo.

Dédé hésite, commence à partir. Puis se ravise et attend, il finira par s'asseoir par terre pour patienter.

Mais de là où il est il entend tout quand même.

Clayton : Hey, Alfredo, ça roule ? La vache t'as une tête de mort-vivant ! Faut arrêter internet la nuit, mon pote !

Alfredo : ça fait des mois que j'ai pas surfé. Pas le temps.

Clayton : Ouais c'est ça. L'autre jour je t'ai vu connecté : tu discutais avec Verne, et il m'a fait lire tes messages. On a bien rigolé.

Alfredo : C'était pas moi. *Inquiet* Qu'est-ce que je racontais ?

Clayton : Ben, c'est pour ça que je viens te voir. Je voulais te dire que je te respecte, même si tu as des préférences différentes, tu vois... je suis super ouvert, comme garçon.

Alfredo : Oh... Attends, de quoi tu parles, là ?

Clayton *amusé* : J'ai lu ta conversation avec Verne, tu vois, et ben tu l'as quand même dragué sur le net... Si tu fais ça en public, c'est que tu veux que ça se sache. Alors je viens te dire : pour moi, y a pas de souci, tu sors avec qui tu veux.

Alfredo *surpris* : J'ai dragué Verne ? Moi ? N'importe quoi...

Clayton : C'était sous ton pseudo, et tu lui parlais comme si tu voulais t'installer avec lui et fonder une famille... ça te dit rien ? Tu te rappelles pas ?

Alfredo : Je me rappellerai pas ? Je sais que je suis à l'ouest depuis que je bosse le soir. Mais franchement, oublier que j'ai dragué un mec de la classe... Ce serait un peu gros... Vous devez vous planter...

Clayton : Non. Ton pseudo. Ton profil, tout y était, même ta photo. C'est bizarre.

Alfredo : Il était quelle heure ?

Clayton : 9h00, à peu près.

Alfredo : Ah bah voilà. C'était pas moi. Je travaille à cette heure là.

Clayton : Bah alors ce serait qui ?

Alfredo : Sûrement mon père. Depuis qu'il a été viré, il s'ennuie. Il aime bien faire des blagues... Il a du croire que je trouverais ça marrant...

Clayton : C'est ton père qui a dragué Verne en ton nom, sur le net ? La vache... Et moi qui trouvais ma famille bizarre.

Alfredo : Qu'est-ce que tu veux, maintenant que je ramène de l'argent, y a plus d'enfant à la maison. Il a du vouloir faire l'ado, pour équilibrer la famille.

Clayton : Oh. C'est glauque. Bon, et moi qui venais te dire que c'était cool que tu préfères les garçons. Je me sens un peu bête, là...

Alfredo : pas de souci. Je suis un garçon super ouvert, moi aussi.

Clayton : cool.

Alfredo : mais, dis-donc, Clayton... pourquoi tu viens me dire ça, toi ?

Clayton : Quoi ?

Alfredo : Ben ouais. T'es le seul à être venu m'en parler. Tout à coup tu trouves ça important, alors que t'es pas vraiment le genre de gars à te préoccuper des autres. Sans vouloir te vexer, bien sûr.

Clayton : Mais qu'est-ce que tu veux dire ?

Alfredo : Tu viens me parler, comme ça. Et Dédé tu le tiens à l'écart, comme si ça devait être secret, ce qu'on va se dire. En plus votre relation à tous les deux, Dédé et toi, ça a jamais été très clair...

Clayton : Attends, là, arrêtes ton délire !

Alfredo : Franchement tu fais ce que tu veux... mais ça te fait un drôle de personnage, quand même, d'un côté tu sors avec plein de filles, et tu t'en vantes tout le temps... et d'un autre côté, dès que tu crois que je préfère les mecs, tu viens discuter avec moi, en secret...

Clayton : Là tu te montes un gros film, Alfredo ! Sors ça de ta tête !

Alfredo Baillant : C'est marrant.

Clayton angoissé : J'adore les filles, je sors qu'avec des filles. C'est tout ! y a rien à cacher, y a rien à inventer ! Je viens d'accepter de voir Irénée, un peu ! je plaque tout juste Bécassine ! Je vois des filles !

Alfredo : Ah ouais, y a ça aussi...

Clayton très angoissé : Quoi encore ?

Alfredo : Tant que je t'ai sous la main, je continue, hein ?

Clayton se met en colère : Mais vas-y lâche-toi, je t'en prie !

Alfredo : Bah voilà, tu restes jamais longtemps avec quelqu'un... on pourrait dire que tu collectionnes...

Clayton : Mais carrément, que je collectionne ! Plus j'en ais, plus je suis content !

Alfredo : Mais on pourrait dire aussi que tu trouves jamais la bonne...

Clayton : Quel romantique !

Alfredo : Peut-être que la bonne, c'est pas une fille. T'y as pensé, Clayton ?

Dédé de loin : Sans rire ? T'es sérieux, Alfredo ? Tu crois que ce serait possible, ça ?

Clayton : Quoi ? Quoi ? T'as entendu ça ?

Dédé : Ce serait énorme ! Quand les autres vont savoir ça !

Clayton : Ils vont rien savoir du tout, tu vas la fermer, Dédé ! C'est tout ce que tu vas faire, tu vas la fermer ! C'est des conneries !

Dédé : Mais ça explique plein de trucs, Clayton ! C'est super important pour toi, tu le vois pas ?

Clayton : Je vois juste que tu vas en manger une, si tu tiens pas ta langue !

Alfredo Baillant et se levant : Bon, je vais vous laisser, les mecs. Les querelles de couple, ça me fatigue.

Clayton : Ne crois pas ça, Alfredo ! Ne crois pas ça, Ok ? C'est des conneries !

Alfredo en sortant : Mais tu vis ce que tu veux. Clayton ! C'est ta vie !

Clayton : Mais c'est pas vrai, c'est pas vrai... faut pas que ça circule, ça !

Dédé : Bah pourquoi tu veux pas que ça circule !

Clayton : Parce que c'est une rumeur ! Et que pour le coup je vais morfler, avec cette histoire !

Dédé : Et si c'est pas une rumeur ! Clayton ! C'est une sacrée révélation !

Clayton désespéré : Fais pas ça, Dédé, pitié fais pas ça !

Dédé : Mais je te veux pas de mal, moi !

Clayton : Fais pas ça.

Dédé : Bon.

Clayton : Merci.

Dédé : ça fait bizarre, de te voir fragile, comme ça. Je suis pas habitué.

*Il le regarde. Clayton ne lève pas les yeux.
Dédé soupire.*

Dédé : Allez, on y va. Viens.

Clayton : J'arrive.

*Il le suit, tête basse.
Ils sortent.*

(...)

Pour connaître la fin de cette aventure, demandez moi, je

vous l'envoie aussitôt ! 😊